

tant qu'individu, à induire toute une nation à pareil danger? M. Gohier dont l'individualisme me paraît extrême aurait sans doute sa réponse prête. Moi aussi, avec lui. Mais tout le monde n'est pas d'un individualisme extrême. Que M. Gohier me permette de rester sur l'objection posée!

EMILE ZOLA *La Fête à Coqueville*, dessinée par André Devanbey. Chez Fasquelle, 5 francs. — Voici la réédition d'une agréable nouvelle qui nous repose des derniers romans du maître un peu lourds d'entités métaphysiques, d'anathèmes et d'actes de foi et d'emballlements de philosophe encore pubère qui s'accordent mal avec l'esprit critique du temps. On regrettait sans feinte, cette incursion de M. Zola dans la philosophie et aussi que, nouveau manichéen, il ait cru l'humanité moderne livrée à deux puissances ennemies, la Science et la Religion. De tels propos n'étaient point neufs et surtout manquaient des réserves dont on les entoure habituellement.

Dans la *Fête à Coqueville*, nous retrouvons exclusivement et, avec un certain air de jeunesse qui les rend plus légères, les bonnes qualités de M. Zola. En quelques pages, tout un village perdu au pied d'une falaise et séparé du genre humain, une cinquantaine de types, vivent, se meuvent, et se battent à l'aise. On y reconnaît le vrai talent du maître « manieur de masses et truchement de foule », comme le dit Huysmans. Et de tout le récit se dégage aussi la pensée essentielle de son œuvre qui est une théorie utilitaire et positiviste de la vie. Les gens de Coqueville vivent heureux entre la mer et le ciel, sans autre souci que la pêche et leurs dissensions intestines, et sans même qu'une fois par semaine l'abbé Radiguet, curé de Coqueville, qui passe son temps « à fumer sa pipe en regardant pousser ses salades », leur donne l'inquiétude métaphysique. Les tonneaux d'alcool échoués sur la côte et qu'on attrape au petit bonheur, une hom-bance rabelaisienne réconcilie Coqueville divisé par l'inimitié séculaire de deux familles rivales. Et un beau soir, Coqueville fait la fête si tard qu'il s'endort sur le sable, dans l'impossibilité absolue de rentrer se coucher. Tout cela est d'un épicurien plus utilitaire que voluptueux et, pour une fois, point du tout dogmatique ni savant; car les gens de Coqueville ont la bonne fortune de n'être point des Rougon-Macquart, et de n'avoir été touchés ni par l'hérédité, ni par la science, ni par la foi. Ils nous laissent voir de M. Zola ce qu'on souhaiterait qu'il fût exclusivement : un maître habile à construire des intrigues solides et dont l'imagination robuste se plaît à remuer des foules, dans des phrases d'un coloris éclatant, un vaste prosateur épique en le rêve duquel la vie se rétracte mais encore se grossit et s'anime inopinément.

L'agrément pur de la *Fête à Coqueville* est rehaussé par des caricatures d'André Devanbey d'un geste très expressif. Il y a notamment des études de mains qui frappent ou qui caressent, d'une venue toute remarquable, et dans les vastes ensembles où l'on retrouve l'imagination du romancier, des raccourcis d'une fantaisie prestigieuse.

ANDRÉ THEURIET. *Dans les Roses*. 1 vol. 3 fr. 50, chez Ollendorff. — M. André Theuriot est un écrivain reconnaissant. Après avoir trouvé de jolis mots pour dire tout le bien qu'il pensait de l'élégance un peu fière des plaines meusiennes, et des sous-bois qui enlacent Bar-le-Duc son pays natal, le voici qui célèbre les roses de Bourg-la-Reine, dont il est devenu le maire. Et dès la première page, il se met en frais d'une de ces descriptions légèrement teintées, mais naturellement venues où il a pris quelque notoriété : « Caressées de soleil, les roses épanouies le matin même foisonnaient sur toute l'étendue du vaste enclos de la Châtaigneraie. Les rosiers, rangés en multiples lignes, peuplaient le milieu des carrés et le pourtour des plates-bandes; dans les angles, ils s'épalaient en buis-